

KARO HÄMÄLÄINEN

Une soirée de toute cruauté

roman traduit du finnois
par Sébastien Cagnoli



actes noirs
ACTES SUD

L'écriture de cette œuvre a bénéficié du soutien de la Fondation WSOY pour la littérature et de la Commission finlandaise des subventions pour les auteurs. Traduction réalisée avec le soutien de l'Helsinki Collegium for Advanced Studies et de la Fondation Alfred-Kordelin.

Robert emprunte quelques idées et un exemple de sylviculture des trembles à l'ouvrage de Björn Wahlroos *Markets and Democracy* (Otava, 2012). Les questions du quiz de Reijo Salminen et les anecdotes qui s'y rapportent sont tirées de son ouvrage *Suuri tietovisa 2008* (Gummerus, 2007) et adaptées pour les besoins de la traduction.

Titre original :

Ilta on julma

Éditeur original :

Werner Söderström Osakeyhtiö, Helsinki

© Karo Hämäläinen, 2013

publié avec l'accord de Karo Hämäläinen
et Elena Ahlback Literary Agency, Helsinki, Finlande

Photographie de couverture : © Formento & Formento,
Lulu #1, 2018, Courtesy Galerie Goutal

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12531-8

KARO HÄMÄLÄINEN

Une soirée
de toute cruauté

Tragédie

traduit du finnois
par Sébastien Cagnoli

ACTES SUD

PROLOGUE

Lorsqu'il composa la mélodie de sa bagatelle en la mineur, Ludwig van Beethoven était loin d'imaginer que celle-ci retentirait deux siècles plus tard dans un logement de luxe au cœur de Londres. L'objet qui émet cette musique lui eût été absolument inconcevable : un appareil qui permet de parler avec d'autres personnes même si elles se trouvent de l'autre côté de la terre !

Beethoven ne pensait sûrement qu'à sa maîtresse Therese Malfatti, à laquelle il dédia sa pièce pour piano.

Le téléphone s'acharne à répéter le fragment de mélodie avec la pureté impersonnelle d'un ordinateur, sans la moindre fausse note, sans la moindre nuance. Le volume augmente à chaque itération. L'iPhone âgé de quelques mois vibre sur une commode aux tons bruns. Le grésillement produit par la vibration se joint à la mélodie conçue par Beethoven, formant ainsi un ensemble sonore bien connu de tous ceux dont un collègue a laissé son téléphone sur son bureau en quittant l'open space pour aller en réunion, aux WC ou à la machine à café.

Et n'est pas revenu répondre.

L'appelant est têtue. Chaque fois que la liaison est coupée, il rappelle aussitôt, et la mélodie du maestro viennois recommence crescendo.

Plus loin retentit ensuite une mélodie connue jadis comme un extrait de la Gran Vals de Francisco Tárrega. Au millénaire dernier, une compagnie de téléphonie mobile finlandaise l'a transformée en un signal d'appel pour la jungle urbaine, qui murmure dans les poches des anoraks, stridule dans les wagons de métro et casse l'ambiance dramatique des représentations théâtrales.

Personne ne répond à l'appel.

À présent, voici une nouvelle voix qui vient enrichir cette orchestration improvisée, au phrasé enjoué, incisif et feutré, avec un effet d'écho, tellement pianissimo qu'on ne pourrait l'entendre qu'au cours des pauses du Beethoven, car elle vient de plus loin au fond de l'appartement.

Mais personne n'entend ce tintamarre, personne ne fait ce que tout le monde ferait après avoir subi des sonneries de téléphone pendant une demi-heure : aller mettre les appareils en mode silencieux ou carrément les éteindre.

C'est dû au fait qu'il n'y a personne.

Dans l'appartement, il n'y a personne de vivant.

MIKKO

Le vol était désagréable.

Derrière nous, une famille voyageait avec deux enfants, dont un garçon qui a découvert au-dessus de la mer du Nord que les accoudoirs des sièges côté couloir pouvaient servir de barres parallèles. C'était vachement marrant, de s'appuyer dessus pour se promener dans toute l'allée. Il ne se laissait pas embarrasser par le fait qu'une partie des passagers – moi, entre autres – utilisait ses agrès de fortune pour y reposer le coude. Qu'à cela ne tienne : il agrippait les avant-bras de parfaits inconnus et continuait son chemin de fauteuil en fauteuil.

Dès le début du jeu, je me suis douté que cela ne durerait pas indéfiniment. Et du moment qu'une contrariété est limitée dans le temps, elle devient supportable.

Je ne m'étais pas trompé. Après dix minutes de chahut, l'une des nombreuses chutes a débouché sur une crise de larmes qui a nécessité tout un épisode de câlins et de consolations. Les parents ont réussi à plonger leur fils dans son cahier d'exercices jusqu'à l'arrivée.

Par contre, le groupe de cinq jeunes femmes assises deux rangées devant nous était sans pitié. Le hennissement de l'une agressait mes tympans, et les cinq blondes poussaient tour à tour des cris en *o-ou* dénotant un mélange d'admiration et d'horreur. Grâce à Julia, j'avais

acquis des compétences non négligeables en langue des jeunes, mais c'était la première fois que j'entendais quelqu'un employer l'acronyme *OMG* à l'oral. Pourtant, la langue parlée n'est pas régie par le principe d'économie qui est de rigueur dans les SMS : prononcer trois lettres requiert le même effort que trois mots d'une syllabe. Ce n'était donc rien d'autre qu'une dégradation du langage par pure négligence.

Les femmes parlaient de leurs projets d'avenir : l'une nourrissait l'espoir d'épouser un étudiant américain et de devenir mère de famille dans l'Ohio ("à moins que c'était Orlando ?"). Elles énuméraient qui avait mis quoi dans ses bagages : l'une avait trois T-shirts, une autre comptait se débrouiller avec deux, mais cette dernière avait emporté une robe qui était presque style chemisier et qu'on pouvait mettre aussi avec un jean, non, pas celle à rayures qu'une troisième trouvait pourtant carrément craquante.

Cet interminable compte rendu n'a pas été ponctué par la moindre pause, même pendant la collation. Les bouteilles de mousseux – "déjà une heure passée et on est toujours pas bourrées" – élevaient le niveau sonore, gorgée après gorgée, comme si on appuyait sur une télécommande.

J'essayais de me concentrer sur *Le Crime de l'Orient-Express*, mais les éléments perturbateurs environnants m'empêchaient d'être attentif à la psychologie des personnages et à leurs situations. Ma concentration butait sur la traduction finnoise. J'essayais de deviner comment les phrases étaient formulées dans la langue d'origine. Ensuite, je les retraduisais en finnois. Veera m'a demandé si je voulais changer de place avec elle. Elle occupait le siège du milieu, où l'on entendait peut-être moins les voix qu'au bord du couloir. J'ai dit

qu'on n'allait pas se mettre à faire des histoires. J'étais condamné à souffrir, et je le faisais avec mon poche sur les genoux en fixant des yeux l'appuie-tête jaune vif du siège de devant.

Quand les roues de l'avion se sont posées sur la piste de l'aéroport de Stansted, je n'ai eu qu'une pensée : c'est bientôt fini.

Mais aussitôt, je me suis repris.

Ce n'était que le début.

J'ai plongé les doigts discrètement dans la poche avant gauche de mon jean. J'ai senti la surface glissante du sachet Minigrip. En prenant mon sac à dos sous le siège devant moi, j'ai cru sentir la chaleur du pain de seigle à travers la toile. Le pain avait beau être cuit depuis la veille au soir, il était brûlant.

J'ai dû prendre plusieurs profondes inspirations pendant que Veera avait le dos tourné, car c'était d'elle que j'avais le plus peur. C'était une femme à la volonté d'acier, qui me connaissait avec une précision effrayante. Si quelqu'un risquait de faire échouer mes projets, c'était elle. Il ne fallait pas qu'elle ait le moindre soupçon.

J'avais préparé cette soirée pendant plusieurs semaines – ou plutôt, à vrai dire, je m'étais préparé pendant plus de trente ans. Depuis que je connaissais Robert.

Vu combien j'avais réfléchi aux prochaines heures, j'étais serein. Je ne pensais même pas à la soirée, je me laissais énerver par mes covoyageurs. J'agissais comme je l'avais prévu : je me concentrais sur les détails, je les laissais me tracasser. Soudain ce serait le soir, tout serait passé... et tout à venir.

Si je venais d'endurer trois heures de supplice dans l'enfer du voyage, ce n'était pas parce que je voulais tuer mon ami d'enfance.

Non, je ne voulais pas. J'étais obligé, sous peine de subir une vie entière de regrets. Et cela, je serais incapable de le supporter. Voilà pourquoi j'étais obligé de tuer Robert.

ROBERT

Pour réussir, il ne suffit pas de gérer l'incertitude. Ce n'est là qu'une condition sine qua non. Encore faut-il savoir convertir cet atout en une véritable force, et cela exige non seulement un caractère bien trempé, mais aussi des années de travail. Je remplissais les conditions, et j'étais aguerri dans l'art de faire pencher la balance en ma faveur.

Puisque l'incertitude faisait peur aux autres plus qu'à moi, j'avais là un avantage sur mes concurrents. Je m'en rendais compte et j'en tirais profit.

Réussir : Identifie ton avantage. Renforce-le. Fais du fric.

J'avais la preuve que la recette fonctionnait.

La boîte à gâteau décorée de couleurs pastel se balançait contre mes cuisses, tandis que l'ascenseur s'élançait imperceptiblement à sa vitesse de croisière. La cabine se propulsait vers le ciel à six mètres par seconde.

Un livreur aurait pu apporter la pâtisserie, bien sûr, ou nous aurions pu demander au restaurant de l'hôtel Shangri-La de nous préparer un dessert sur mesure. Ils l'auraient expédié directement chez nous grâce au monte-plat reliant leur cuisine à celles des appartements, sans effort et à l'heure convenue. Mais ça me plaisait, d'aller chercher un gâteau au chocolat. Passer le temps,

c'était mon travail, désormais. Je savourais la vitesse de l'ascenseur. J'avais savouré la promenade autour de quelques pâtés de maisons en ce samedi où un temps presque estival mettait Londres en manches courtes et où le soleil brillait si fort que je pouvais chausser mes lunettes de soleil.

Les portes de l'ascenseur se sont écartées devant moi avec la délicatesse d'un majordome. Je me trouvais dans mon entrée, au-dessus de Londres. Lors des premiers trajets en ascenseur, j'avais senti le changement de pression dans les oreilles ; mais je m'y étais habitué. L'être humain s'adapte à toutes sortes de situations.

Les architectes italiens ont l'œil pour les détails, et ils ont conscience de l'importance de l'air. Qu'est-ce que le Colisée, sinon des ouvertures voûtées et entourées de pierre ? Où éprouve-t-on la puissance du ciel autant que dans la contrition sous la coupole d'une église catholique romaine ? Nulle part ailleurs qu'au sommet d'une montagne en plein désert de Laponie, ou dans *The Shard*, qui surplombe un désert nommé Londres.

En concevant l'immeuble, Renzo Piano avait compris que l'être humain a besoin d'air et de lumière, et que, pour réussir dans la vie, il vaut mieux voir plus loin que les autres. Depuis mon entrée, par beau temps, on voyait jusqu'à soixante kilomètres.

Au milieu du paysage, ma femme dépassait la BT Tower. Elise avait revêtu le peignoir de bain blanc que je lui avais acheté à Paris au début de notre relation. Ses mollets ronds se dessinaient en dessous, attrayants. Je connaissais la suite. Je savais ce que cachait le peignoir.

Aussi ai-je réussi, non sans peine, à me retenir.

Trois ans plus tôt, j'en aurais été incapable ; et cela me faisait plaisir.

Elise était une femme trompeuse et d'autant plus irrésistiblement charmante. Ma beauté classique combinée à la ravissante féminité d'Elise. Mon esprit d'analyse et mon intelligence combinés à son pouvoir d'attraction, et ma capacité à me laisser aller. Nos futurs rejetons auraient un patrimoine génétique tellement supérieur qu'ils pourraient accomplir n'importe quoi, même ce dont nous n'étions pas encore capables. Tout leur serait possible.

La première fois que je vis Elise, à la pendaison de crémaillère de notre cabinet juridique – afin de souligner son tempérament rebelle, l'entreprise avait quitté la City pour un modeste bâtiment de Covent Garden –, j'étais en train de débattre du match de la Ligue des champions de la soirée avec un juriste spécialisé dans les arrangements entre entreprises. Elise passa à côté de moi, et son bras nu effleura mon biceps à travers la manche de ma veste. Je l'arrêtai et lui demandai si elle croyait à la victoire de Chelsea ou du Bayern Munich.

— J'ai toujours été pour le HJK Helsinki, répondit-elle en finnois.

Avec une certaine indélicatesse, nous nous retirâmes dans une pièce à l'écart pour discuter au calme dans une langue que personne d'autre ne comprenait. Je cherchais mes mots : n'ayant pas éprouvé l'intérêt de garder contact avec les cercles finlandais de Londres, je n'avais pas parlé ma langue maternelle depuis des mois.

Nous passâmes le reste de la nuit dans l'un de ces petits pubs pittoresques de Covent Garden, puis dans une chambre d'hôtel.

Et nous finîmes par nous marier.

Je me suis glissé derrière Elise. Elle était concentrée et ne m'a pas remarqué.

Je l'ai embrassée sur la nuque.

J'ai senti un relent sucré de cidre.

— Tu as déjà commencé, j’ai dit.

— Ça se sent ?

J’étais déçu, mais je ne pouvais pas le dire. Elle m’aurait fait remarquer que boire et manger étaient des choses personnelles. Depuis quelques mois, elle buvait plus qu’avant. Ou peut-être que je m’en rendais compte plus nettement parce que ma propre consommation d’alcool avait diminué depuis que j’avais arrêté de travailler à Credit Union.

Nous étions convenus que je ne m’immiscerais pas dans les affaires personnelles d’Elise. C’était noir sur blanc. Je ne manquerais donc pas à ma parole.

Cependant, il n’était pas défendu de prendre le verre dans la main de l’autre si c’était pour le boire soi-même. Mais j’ai vite oublié le cidre, car Elise, selon son habitude, ne portait pas de ceinture à son peignoir. “Qui pourrait bien me voir ?” avait-elle dit une fois que j’avais soulevé la question.

Je n’avais aucune raison de l’inciter à changer son habitude.

D’un autre côté, je ne pouvais pas ne pas me rappeler qu’Elise évitait les ceintures. Et pour cause.

— Le gâteau au chocolat sent bon, elle a dit.

— Toi aussi.

Dans une grosse heure, Mikko et Veera allaient arriver. J’ai ressenti un picotement d’excitation à travers tout mon corps.

Ce soir aussi, tout était possible. Cela voulait dire que le cours de la soirée n’était pas planifié jusqu’au bout, que son contenu laissait la place à une incertitude fascinante. Incertitude et probabilité, en effet, sont une seule et même chose vue sous deux angles différents. Ce qui est certain, on ne saurait le réaliser, puisque sa réalisation est spontanée.

Je ne me suis jamais intéressé à la stabilité certaine, seulement à la réussite incertaine.

Il ne s'agissait pas d'une soirée tout à fait ordinaire. Et de fait, j'étais incapable de deviner comment elle tournerait.

VEERA

L'un des guichets de la billetterie n'avancait pas. Et je n'ai pas eu besoin de me creuser les méninges pour savoir dans quelle queue je trouverais Mikko. Ni pour deviner pourquoi ça allait si lentement. Non pas parce que le voyageur devant lui hsitat sur sa destination ou parce que la caisse était en panne, non : simplement parce que le client qui se faisait servir n'était autre que mon mari.

J'ai verrouillé la poignée de ma valise en position de traction et je me suis faufilee entre les files. J'ai esquivé les pointes de souliers. Et les pointes de souliers, de leur côté, ont poliment évité mes roues.

— Deux adultes pour la gare Victoria !

— Veera, je n'ai pas encore...

— Oui, aller-retour, merci !

— Pas de précipitation !

J'ai jeté un billet de cinquante livres sur le comptoir. Mikko s'est exclam qu'il n'était pas encore all demander le prix du train Stansted Express. Et puis, est-ce que cela valait le coup d'acheter directement l'aller-retour ? Si on trouvait une offre plus avantageuse en ville, pour le retour ? Ou si Robert nous ramenait  l'aéroport avec sa voiture, le lendemain ?

L'employé a tendu les tickets et nous a montré le chemin avec la main : le bus du National Express partait

du quai 16. J'ai fourré les tickets et la monnaie dans la poche de ma veste vert menthe, où les pièces ont tinté contre le catadioptré et la brosse à dents.

La brosse à dents ? Ah, elle était là !

Mikko ne m'a rattrapée que dans le couloir bordé de barrières antiémeutes. Au même moment, le bus blanc s'éloignait du quai en marche arrière. Nous avons donc attendu le suivant en tête de la file d'attente.

— On aurait largement eu le temps d'aller demander encore le prix de la concurrence et de réfléchir soigneusement.

— On aurait eu le temps de prendre le bus qui vient de partir, aussi, si t'avais pas tourné en rond pour examiner chacune des offres.

Je n'exagérais pas. Pendant que j'attendais la livraison de nos bagages, Mikko avait couru aux quatre coins du hall, où les publicités des diverses sociétés placardées sur les murs vantaient leurs liaisons toutes plus avantageuses et plus pratiques les unes que les autres entre l'aéroport de Stansted et le centre de Londres. Avant le contrôle des passeports, il y avait déjà des vendeurs dans les couloirs. Les tickets de bus étaient même en vente à bord de l'avion, d'ailleurs, parmi les sandwiches, boissons et billets de loterie.

— Combien coûtaient les tickets ? a demandé Mikko.

— On avait assez d'argent.

— Veera ! Je reconnais que le temps d'attente peut être long, mais la comparaison des prix nous aurait servi non seulement pour ce trajet-ci, mais aussi pour toutes les prochaines fois !

— On a les billets pour le centre-ville et pour le retour, j'ai dit. Ça ne nous coûtera plus le moindre centime. Et d'ailleurs, tu avais vérifié les prix sur le web.

— J'avais jeté un œil.

— Ce bus était le moins cher, non ?

Mikko a fait remarquer que les prix variaient selon la demande. Au départ de l'aéroport, on aurait très bien pu avoir une offre spéciale de dernière minute. Les prix des pubs...

— Les prix des pubs sont des prix *from*, non ? Globalement, cette compagnie de bus est la moins chère, oui ou non ?

— Oui. Comment tu sais ?

— Eh bien, tu m'aurais arrêtée à la caisse, si tu avais su qu'on pouvait avoir moins cher ailleurs !

Nous avons pris place à bord du bus, côte à côte, dans la partie centrale – Mikko trouvait que c'était un bon compromis. Il fut un temps où j'aurais soupiré bruyamment et regardé l'heure toutes les trente secondes, mais à présent je n'avais plus besoin de montrer que j'avais raison, contrairement à Mikko. Il me suffisait de *savoir* que j'avais raison.

Mon mari a ouvert la poche à fermeture éclair de sa veste de printemps et il en a sorti une publicité pour un opérateur de téléphonie mobile qui étalait sur la moitié de la page le mot.

— Est-ce qu'on devrait prendre une carte *prepaid* ? a-t-il demandé au bout d'un moment.

— Non.

Il s'est justifié : pour appeler, ça reviendrait nettement moins cher qu'avec une carte finlandaise. J'ai dit que pour répondre, ce serait vachement plus pratique, parce que personne n'aurait l'idée d'appeler le numéro *prepaid*. Ou bien comptait-il commencer par envoyer un SMS à tous ses contacts : *Mon numéro de téléphone a changé pour la durée du week-end ?*

— S'il faut appeler Julia.

— Elle a promis de nous appeler.

— Mais s'il faut l'appeler.

J'ai dit que s'il fallait l'appeler, alors on l'appellerait, et il y avait toujours moyen de le faire avec mon téléphone et ma carte SIM.

Mikko a calculé à combien reviendrait la minute avec une carte *prepaid* de dix livres. J'ai dit que le nombre de minutes promis sur la pub n'incluait sûrement pas les appels vers l'étranger.

— Non, ce n'est sûrement pas rentable de prendre un *prepaid*, a constaté Mikko comme si c'était le résultat d'une mûre réflexion.

Et ça l'était vraiment. Mikko ne fait rien sans se livrer préalablement à une planification minutieuse. Pendant qu'il pèse les avantages et les inconvénients, je prends les choses en main et j'assouvis mes besoins. C'est très efficace, comme répartition des tâches. Les choses s'arrangent comme je veux, et Mikko a tout loisir de m'accuser, ensuite, s'il s'avère que ça ne marche pas au poil.

— T'aurais pu prendre ton mobile d'entreprise, je lui ai dit alors qu'on en avait déjà parlé.

Je n'ai pas écouté les nouvelles explications qu'il débitait, cette fois, mais ça ressemblait à ceci : il avait calculé que la valeur imposable d'une vingtaine d'euros de téléphone représentait sur sa paye huit bons euros par mois de frais nets ("il faut appliquer le taux d'imposition marginal"). Or ses frais téléphoniques personnels étaient moindres : l'abonnement et quelques appels et SMS émis. Son téléphone était un modèle de base, vieux de cinq ans, qui ne faisait pas de photos ni de transfert de données. Le genre d'appareil qu'on n'ose pas sortir de sa poche en public. Les ados le prenaient pour un vieux technoréfractaire. Julia avait honte.

Au nombre de ses explications, il y avait encore celles-ci : le mobile chauffe l'oreille et énerve tout l'organisme,

contrairement au téléphone filaire ; et avec un mobile, on est tout le temps joignable. La suivante, par contre, je ne l'avais encore jamais entendue :

— Et c'est quand même pas juste, que l'employeur paye les coups de fil personnels de l'employé.

Mikko a dit que cette pratique introduisait des inégalités entre les salariés : ceux qui papotent beaucoup, qui se servent du mobile pour acheter des rafraîchissements à la machine et pour payer leur parking, ils sont avantagés par rapport à ceux qui utilisent leur téléphone consciencieusement.

— Toi, tu n'en tires aucun profit. Si au moins tu t'achetais un soda de temps en temps.

— Justement, c'est de la dépravation morale.

— De la dépravation morale ! Ne serait-ce pas plutôt une bénédiction du fisc qui touche sûrement un million de Finlandais ?

L'Asiatique assis de l'autre côté de l'allée croyait sûrement que nous étions un couple en pleine scène de ménage. Ce n'était pas une scène, c'était une conversation. Voilà ce qu'aurait dit Mikko, et j'avais appris à penser pareil.

— C'était du laxisme, de la part du Parlement. Ces avantages en nature ont été votés à un changement de millénaire où la Finlande était la Silicon Valley de la téléphonie mobile. La décision était motivée par la volonté de promouvoir la société de l'information...

— Oh comme c'est affreux, d'accorder un petit avantage aux salariés.

— Aux opérateurs de télécoms. C'est une cotisation d'entreprise versée aux opérateurs. Les salariés savent que c'est la boîte qui paie, alors ils utilisent le téléphone avec insouciance et ils dépensent aux machines à boissons des sommes qu'ils ne voudraient pas payer de leur poche.

Il remettait en question, il cherchait des poux, il pinaillait. C'était du Mikko tout craché ; mais le plus fou, c'était que le plus grand quotidien des pays nordiques lui payait pour ça un salaire mensuel. Il investiguait dans les moindres détails et résolvait les affaires avec une patience dont lui seul était capable. Deux fois par an, il pondait un papier d'une page entière, suite auquel des ministres étaient remplacés, des directeurs généraux mis en garde à vue et de nouveaux projets de lois soumis au Parlement. L'année suivante, au cours d'une soirée pleine de tapes sur l'épaule organisée par l'Association finlandaise du journalisme d'investigation, il allait chercher son prix de la Pelle à neige, qu'il rangeait à côté des autres dans un coin du garage. On ne pouvait pas s'en servir pour déneiger, même pas pour étaler le sable devant la maison.

Les chefs de Mikko n'osaient pas lui imposer de contraintes, car ils craignaient les révélations qu'il pourrait écrire sur leur compte. Ils craignaient Mikko comme tous les détenteurs de pouvoir : voilà pourquoi il n'était pas soumis à des horaires de travail, et on lui avait construit un bureau individuel qui allait à l'encontre de tous les préceptes des décorateurs d'intérieur. Isolée de l'*open space* où travaillait le reste de la rédaction, la pièce n'avait pas de fenêtres mais des néons, et les cloisons étaient couvertes de cadres exhibant ses diplômes et les coupures de journal des sommets de sa carrière. J'y étais allée une fois, mais pas deux. L'endroit puait tout ce que je détestais en lui.

Et c'étaient les mêmes choses pour lesquelles je l'aimais. Je l'aime. J'aime Mikko. C'est que personne ne lui ressemble. Il est spécial. Complètement malade. Au travail, je suis infirmière spécialisée, et à la maison, je m'occupe encore d'un malade spécial.

Quand on a reçu l'invitation de Rob à lui rendre visite à Londres en couple, "pour venir voir le nouveau logement", je ne m'attendais pas à ce que Mikko envisage d'y répondre. En général, on avait du mal à l'entraîner où que ce soit, même dans la moindre croisière pour Stockholm. Sur le bateau, monsieur ne peut pas sortir faire son jogging, il faut prévoir son casse-croûte pour ne pas devoir dépenser une fortune avec les plats servis à bord, et de toute façon ça perturbe la routine quotidienne. Sans parler des jours de congé perdus.

J'avais demandé. J'avais appris. Mikko voulait vivre selon des routines. Elles lui procuraient de la sécurité, et qui étais-je pour torturer l'homme que j'aimais ? Une fois par an, avec Julia, on faisait une échappée entre filles en Europe centrale.

Bien entendu, je soupçonnais que le voyage à Londres avait un rapport avec son travail. Puisque nous avions réservé l'aller le samedi et le retour le dimanche soir, il n'était pas question d'aller consulter des archives ou de faire une interview. Si le déplacement avait une motivation professionnelle, sa victime ne pouvait donc être que Rob, ou sa compagne, que nous n'avions pas encore rencontrée.

Quel genre de femme Rob avait-il choisie ? Voilà qui m'intéressait par-dessus tout, dans ce voyage.

Le bus s'est rempli jusqu'à la dernière place. Quand le conducteur a annoncé que le trajet durerait une heure trois quarts, j'ai ressorti mon poche de voyage, dont j'avais déjà lu plus de la moitié : dans le train de Pasila à Tampere, dans le bus pour l'aéroport de Pirkkala, dans la salle d'attente du terminal en préfabriqué, et dans l'avion. Bien entendu, nous avons volé avec Ryanair.

— Si on y va en métro, il faudra changer. On pourrait aussi marcher.

— On est invités pour cinq heures.

— Le ticket de métro coûte quatre livres et demie.

— Il est déjà quatre heures passées.

— Allons-y en métro.

Quand nous sommes descendus du bus à la gare Victoria, Mikko s'est rappelé qu'il faudrait acheter des fleurs pour Rob et Elise.

— Le pain de seigle ne suffit pas ? Et le sel.

Je posais la question alors que je savais que ça ne mènerait nulle part. Le pain et le sel, en effet, on avait dû les mettre dans les bagages. Mikko avait fait remarquer que Robert ne recevait sûrement pas des masses de Finlandais. C'était peut-être le premier pain de seigle de la maison. On aurait pu emporter aussi des *salmiakit*, pour la même raison, mais Mikko s'était rappelé que Rob, dans les sachets de bonbons qu'ils devaient se partager dans leur enfance, s'était toujours adjugé les bonbons aux fruits. Du pain de seigle, donc, parce que chez un Finlandais, on n'apporte pas en cadeau des tasses Arabia ou des oiseaux Toikka, et encore moins des gadgets avec des motifs Marimekko.

Pour Mikko, le pain du commerce n'était pas une option. Non, il était rentré à la maison la veille au soir avec un sachet de farine de seigle, il avait sorti la balance de l'armoire de la cuisine, ainsi qu'un récipient en plastique et une spatule en bois, et il avait étalé sur la toile cirée une recette de pain de seigle imprimée sur internet.

Je m'étais retirée dans la chambre pour lire un roman policier dont les copines avaient fait l'éloge sur Facebook. C'est Julia qui m'a raconté par la suite que Mikko était assis devant le four et regardait la cuisson de la miche comme si c'était *Inside Job* ou un documentaire de Michael Moore.

— Et t'en mangeras pas, hein ! m'avait-il dit en emmaillotant sa pâtisserie dans une serviette de lin.

Je ne mangeais jamais de pain de seigle, moi. Ça me retournait le ventre, surtout le frais.

— Quand même, tu mangeras pas de celui-là. Il est pas pour nous, c'est un cadeau de pendaison de crémaillère.

Comme si ça m'avait tentée.

Je me suis posée avec la valise sur un banc tournant autour d'un poteau dans le hall de gare pendant que Mikko partait à la recherche d'un fleuriste. Devinant que l'incontournable comparaison des prix risquait de durer un certain temps, j'ai ouvert mon livre de poche. Harry Hole descendait du tramway devant le Radisson de Holbergs Gate après être allé dans son bureau une dernière fois, et il rentrait chez lui, où il trouvait dans la boîte aux lettres une pub de pizza et une lettre de rappel pour une amende de stationnement impayée.

Hole a eu le temps d'aller au bistrot de Schrøder, de commander à manger, de lire dans le journal un article qui sans aucun doute devait avoir une importance pour le fil de l'histoire parce que l'auteur en décrivait le contenu sur presque une page entière, puis on était déjà fin février et le héros norvégien occupait son nouveau bureau. C'est là que mon mari est revenu avec son sac à dos bleu marine et un arrangement floral enveloppé de cellophane, composé de lis blancs.

Nous avons pris place sur l'escalator, côte à côte, comme de jeunes mariés.

— Deux stations sur la verte ou la jaune, changement à Westminster, et puis la grise, "Jubilee Line", pour trois arrêts jusqu'à London Bridge, a dit Mikko avec détermination.

MIKKO

La vie humaine a un but.

Certes, il est possible que mon postulat soit faux. Peut-être que la vie n'a pas de sens, et que l'univers n'a pas d'objectif, mais cela même a-t-il une importance ? Le simple fait de croire que la vie a un but ne crée-t-il pas pour moi un but en soi ?

Chaque être humain exerce une influence sur l'humanité, sur le monde, sur les générations à venir. Il est naturel de penser que chaque vie a un but.

C'est pourquoi je considère que c'est un postulat valide.

Je vais m'exprimer ici ouvertement, et même sur des sujets que je n'ai jamais abordés avec personne. Avec Veera, je ne parle pas de choses vraiment importantes. Je n'ose pas. Je m'ouvre beaucoup plus facilement dans les salles de conférences et dans les entretiens péniblement mielleux avec de jeunes journalistes. Je me suis toujours dévoilé plus facilement en public que devant Veera.

Je sais que je raconterai plus que je ne devrais.

Je dis la vérité et rien que la vérité, mais il peut m'arriver d'être verbeux. Je suis un peu séduit par l'idée d'être un objet d'attention, après avoir été des milliers de fois celui qui posait les questions.

Sur le but de la vie. Primo : la biologie, la plus matérialiste des explications. Mes gamètes ont reçu un prolongement en Julia. Julia prolonge indirectement ma vie de même que je prolonge celle de mes ancêtres et leur donne un sens. Vraiment ? Non, je ne suis pas né simplement pour devenir père et pour engendrer ma descendance. Si c'était le seul but de ma vie, autant mourir tout de suite. Je pourrais être mort depuis quinze ans. Non, le but doit être plus grand, plus grand que moi et ma progéniture.

J'ai une responsabilité envers toute l'humanité et son avenir. Au même titre que n'importe qui.

Je contribue à améliorer le monde avec les moyens donc je dispose, et je dirais que ma principale caractéristique est de travailler dans un souci de justice. Je soulève des défauts, je provoque des changements. Je reflète ce qu'il y a de bon dans la société en le racontant à mes lecteurs.

Je fais preuve de sens moral lorsque mes lecteurs n'en ont pas la force et que les détenteurs du pouvoir ne s'en donnent pas la peine.

Mon rôle n'est pas de me soucier de ce que ressentent les malfaiteurs.

Bien sûr, la vie de Robert aussi avait un but. Il était un homme libre de trente-sept ans. Il avait plus d'argent qu'il n'aurait jamais le temps d'en dépenser sans sombrer dans le jeu ou dans un luxe outrancier. Il était évident qu'il pourrait aussi sombrer dans les deux et mourir avec des dizaines de millions de dettes.

Robert était comme ça. Je le connaissais mieux que personne.

Après l'armée, il avait posé sa candidature à l'École supérieure de commerce d'Helsinki, où il avait obtenu en quatre ans un master de finances, puis il était parti

faire un troisième cycle à la London School of Economics. Depuis, il repassait juste ponctuellement en Finlande. J'eus des nouvelles de sa carrière par des messages électroniques occasionnels : tantôt une invitation à sa soutenance de thèse, tantôt une mise à jour de coordonnées ou une notification de changement de domicile.

Sa recherche doctorale traitait de la cotation des options. Sa thèse était constituée d'essais vaguement reliés entre eux, comme c'est l'usage dans le secteur financier. Les chercheurs ont tellement hâte de gagner qu'ils n'ont pas la force de se concentrer sur une monographie. Au lieu de se poser, ils survolent le terrain et rapportent ce qu'ils ont vu à grand renfort de covariances et d'écart types, avec une marge d'erreur de deux à cinq pour cent. Des directeurs de recherche non moins pressés les encouragent, et des rapporteurs grippe-sous font l'éloge du pot de soutenance autour d'une coupe de boisson onéreuse.

Je téléchargeai la thèse de Robert en PDF tout de suite après sa soutenance. Je la lus intégralement, y compris les tableaux en annexe, mais je ne compris qu'une chose : avec son savoir-faire, il allait faire de l'argent.

Quand je dis "de l'argent", il faut comprendre "beaucoup d'argent". Robert se tenait sur une piste de décollage au bout de laquelle il allait s'élever vers les plus hautes sphères. Ce qu'il fit.

Encore doctorant, il avait déjà obtenu un poste de petit chef dans la filiale de la Commerzbank à la City de Londres. Quelques rapides changements de poste, moyen pour tout un chacun d'obtenir du pouvoir, des responsabilités et une enveloppe bien garnie. À la fin de sa carrière – ou lorsqu'il décida de "se retirer jusqu'à nouvel ordre pour se consacrer à ses hobbies", comme il l'écrivait dans un e-mail la semaine dernière – il était

directeur général adjoint de Credit Union en charge de l'unité *Markets* et membre du directoire.

Robert avait eu bien des maîtres, mais il n'en avait servi qu'un, qui s'appelait *l'argent*. Et qui sert l'argent avec ferveur, l'argent le lui rend bien.

Le moment de “se retirer pour se consacrer à ses hobbies” arriva peu après la condamnation de Credit Union pour manipulation du Libor. Ce fut une nouvelle retentissante. Credit Union était un géant de la finance, le deuxième plus grand établissement bancaire d'Europe, et toute une bande d'institutions bancaires de haut niveau avaient pris part à la manœuvre, comme Barclays et UBS.

Pour nous, ce n'étaient que de brèves dépêches émanant des agences de presse. Les premières révélations tombèrent pendant les vacances, et aucun reporter ne souhaitait se plonger dans cette affaire, bien que la manipulation du taux fût le reflet de la décadence morale des banquiers, à cause de laquelle les systèmes financiers se trouvaient bouleversés, aux États-Unis d'abord, en Europe ensuite, les banques puisant sans cesse dans la poche des contribuables.

À la station de métro, aucun panneau n'indiquait le *Shard*. C'était manifestement un immeuble où les visiteurs ne venaient pas en transports en commun. À l'entrée réservée aux touristes, un tableau lumineux indiquait les heures auxquelles des billets étaient disponibles pour accéder à la plateforme d'observation dans les plus hauts étages du gratte-ciel. Toutes les cases étaient vertes, ce qui n'était pas étonnant vu que le trajet en ascenseur coûtait 29,95 livres. Deux amoureux main dans la main s'apprêtaient à entrer, alors que pour le même prix ils auraient pu s'offrir un dîner ou rembourser consciencieusement leur prêt immobilier.

Je voulais voir l'immeuble avant d'entrer. J'ai dû reculer jusqu'à la terrasse du Starbucks pour pouvoir examiner la tour de verre effilée, la nuque endolorie par l'avion. Malgré son nom qui faisait penser à un éclat de verre, j'ai trouvé que le bâtiment ressemblait plutôt à un glaçon poussant vers le haut. Les bords tranchants de son sommet auraient fait mal, si l'on avait frappé quelqu'un avec dans un duel au sabre de glace.

— Il est déjà cinq heures, a dit Veera. J'ai faim.

J'ai dit que ça ne ferait pas de mal à Robert de nous attendre. En plus, quand on a faim, on trouve les plats plus savoureux.

— Une bite géante, a dit Veera.

Elle employait des mots obscènes même dans des situations où ils étaient déplacés.

Mais cette fois, ils ne l'étaient pas. Construit pour être l'immeuble le plus haut d'Europe occidentale, le *Shard* symbolisait la puissance de l'argent. Ses parois de verre tendues vers le ciel dégageaient des effluves élitistes. Il était démentiel comme les pyramides d'Égypte, comme les cathédrales médiévales et les palais royaux.

L'humanité a appris beaucoup de choses, mais elle ne s'est jamais débarrassée de la folie des grandeurs qui caractérise ses dirigeants, de leur désir d'impressionner et de leur besoin de s'affirmer. Au lieu de dieux et de rois, les monuments du XXI^e siècle étaient érigés par et pour les banquiers, avec l'argent des autres, afin de développer leur propre ego, pour leur servir de mausolées.

La construction du *Shard* avait fini par coûter un demi-milliard d'euros. Outre des bureaux, un hôtel et la plateforme d'observation, l'immeuble contenait dix logements, dont sept occupaient chacun un étage entier. Les trois autres étaient sur deux étages. J'avais googlé les informations sur le gratte-ciel avant notre voyage,

et j'avais vu que le prix des logements était estimé à plusieurs dizaines de millions. Robert pouvait-il avoir assez d'argent pour acheter un tel appartement ? Si oui, quelque chose m'avait échappé. C'était fort possible.

— Tu demandes pas ?

— Quoi ?

— Si je parlais de la baraque ou de Rob.

— C'est comme ça que tu vois Robert ?

— Une bite géante ?

— Si tu tiens absolument à employer ce mot-là.

Je ne voulais pas chercher à visualiser la comparaison dans ma tête.

— Rob est banquier, a dit Veera.

— C'est incompatible ?

— Non.

— Y a-t-il un lien de cause à effet ?

— Tu veux dire que le fait que quelqu'un soit une bite géante implique qu'il est banquier ?

— Oui, ou l'inverse.

— Non.

J'ai fait remarquer à Veera qu'elle n'avait encore rien dit au sujet de Robert.

— Si. J'ai dit qu'il est banquier. Alors on entre ?

ROBERT

Quand les portes de l'ascenseur se sont ouvertes dans le hall de l'immeuble, je ne les ai pas vus.

Puis la réceptionniste m'a fait un signe de tête vers la droite : c'était là que mes invités se tenaient, dans un recoin où personne d'autre n'aurait eu l'idée d'aller attendre.

Mikko, on lui aurait donné la cinquantaine. Sa veste de demi-saison, trop grande d'une taille, pendouillait sur ses épaules inexistantes ; ses yeux étaient entourés de rides creusées par une anxiété perpétuelle. Mais son regard était toujours celui du garçon avec qui j'avais appris la table de multiplication et les verbes irréguliers allemands. Ses yeux exprimaient perpétuellement une vigilance effrayante qui indiquait qu'il venait de comprendre quelque chose et qu'il suivait le cours de sa pensée comme un exercice de labyrinthe : *Si à ce croisement on tourne à droite, il s'ensuivra que... et alors fatalement...*

Mikko détonnait avec le hall du *Shard*, contrairement à l'homme dont le profil se reflétait dans l'ascenseur. Les cheveux coupés net ce jeudi, la peau souple et saine, et les yeux inspirant confiance et respect. Des vêtements de qualité qui mettaient en valeur la jeunesse de leur porteur.

Oui, je présentais bien. J'avais pris soin de moi, et je m'entraînais davantage depuis que j'étais libéré de Credit Union. La masse musculaire de mon torse en particulier avait augmenté, et j'avais pris quelques chemises slim pour faire ressortir mes pectoraux et mes biceps.

Mikko avait pris soin des autres et de leurs affaires plus que de lui-même. Il avait l'air stressé et ressemblait à un lévrier. J'étais sûr qu'il se rongeaient les ongles. Au lycée, il avait pris tout le poids du monde sur les épaules, et il n'avait toujours pas compris que, si l'on veut porter Tellus, il faut avoir les deltoïdes d'Atlas.

Mikko, c'est le genre d'homme que les autres essaient de trander. Ce n'est pas un jugement, c'est un constat neutre, et je m'empresse d'ajouter que pour trander Mikko, il ne fallait pas être né de la dernière pluie. Il avait beau donner une impression de négligence, il était au moins aussi pointilleux que mes meilleurs courtiers à Credit Union. Si son interlocuteur se forgeait une impression sur la base de ses cheveux hirsutes et de ses vêtements mal taillés au lieu de faire attention aux éclats fugitifs dans ses yeux, il risquait vite de se trouver piégé. Mes collègues d'Helsinki en avaient une peur bleue.

Cette apparence négligée pouvait être un choix délibéré par lequel il amenait son interviewé à le sous-estimer et à parler plus qu'il n'aurait voulu. Si c'était le cas, il était diaboliquement rusé – et diaboliquement rusé, il l'était. C'était l'homme le plus intelligent que je connaissais. J'ai jeté un coup d'œil prudent à Veera, qui tenait un bouquet de fleurs. J'étais prêt à la revoir – mais elle, l'était-elle ? J'avais formulé l'invitation avec précision. Nous allions passer "une soirée joyeuse entre couples". Entre couples. Pas de cavaliers seuls. J'espérais qu'elle avait compris ce que cela voulait dire.

Veera est venue vers moi, m'a embrassé brièvement et a laissé la place à Mikko, qui m'a tendu une main molle. L'attitude de Veera semblait neutre, mais elle était imprévisible. Je devais rester sur mes gardes.

Mikko avait des difficultés avec la valise. J'ai proposé de la prendre.

— Non. Tu pourrais prendre ça ?

Il m'a flanqué dans les mains un sac à dos hippie décoloré par les lavages.

Quand nous sommes arrivés en haut, au lieu de remarquer la vue, il a demandé à récupérer son sac à dos et il s'est mis à fouiller dedans. Comme il était incapable de décider à qui donner son cadeau, je lui ai facilité la décision en m'en emparant.

Un pain de seigle.

C'était bel et bien un pain de seigle.

ELISE

Robert était marron foncé. Il était tendu, excité.

D'habitude, il n'est pas agité.

Les pétales de maïs étaient bons, croquants à souhait. J'en avais mangé un demi-sachet.

J'avais une robe sympa. Elle venait de chez Harrods. C'est un bon endroit pour dénicher des affaires. Presque aussi facile qu'avec la vente par correspondance.

Robert a crié dans la chambre : "Où est ma ceinture ?"

La bonne a couru dans tous les sens. Il avait beaucoup de ceintures, Robert. Elles étaient accrochées à des patères dans la porte de sa penderie : à l'une, les noires ; à une autre, les marron ; et à une autre, les bleues. Des fois, Robert laissait une ceinture sur un pantalon, et alors elle était perdue, parce qu'en fait certaines ceintures peuvent servir avec plusieurs pantalons.

Certaines ceintures peuvent servir à jouer, aussi. Avec une ceinture, on peut faire panpan cucul ou attacher les poignets, si elle a assez de trous. Il en avait une comme ça, Robert, mais il ne l'utilisait plus pour ses pantalons. Ni pour autre chose. Et je ne l'ai pas trouvée dans la penderie, la fois où je l'y ai cherchée.

Les ceintures pendues avaient l'air de serpents, dans le noir.

Je suis allée dans la cuisine. Il y avait beaucoup de casseroles. J'ai soulevé le couvercle d'une sauteuse. Elle contenait quelque chose de brun, presque comme une sauce au chocolat.

Je n'ai pas goûté.

J'ai entendu les pas de la bonne. Elle avait trouvé la ceinture. Robert était intransigeant, là-dessus. Il avait son organisation, sa façon de voir, et il n'était pas question d'y déroger sans que ça donne lieu à de grands éclats de voix. C'était sa façon de tenir le monde en ordre.

Moi, je trouve ça sympa, que le monde ne soit pas toujours complètement en ordre. C'est plus excitant.

À mon sens, le monde n'est pas complètement toujours en ordre.

J'ai croqué quelques pétales de maïs. Quand ils fondaient dans la bouche, ils restaient collés aux dents du fond. Ça ne se mange pas par poignées, mais en plus grandes quantités. Comme le toffee.

Les pétales de maïs, il faut les faire passer avec du cidre.

Pour le toffee, c'est la liqueur de crème qui fait l'affaire.

Robert est descendu chercher les invités.

Moi je trouve ça sympa, qu'on ait des invités.

Je les attendais dans notre hall. Je me suis appuyée à l'armure. Avec les talons, on risque de tomber, quand on a mangé trop de pétales de maïs.

L'armure était grise et haute de deux mètres. Elle était plantée à côté de l'ascenseur comme un sapin de Noël. Robert l'avait eue en cadeau d'adieu en quittant un de ses emplois.

Robert avait un jean bleu foncé, une chemise claire à carreaux bleus et une veste brune décontractée. La ceinture était brune, comme les chaussures. Bleu et brun, ça va bien ensemble. Robert était beau.

Mikko avait les cheveux en bataille. Comme une mésange. Non, plutôt comme un jaseur boréal, cet oiseau avec une crête rouge et bizarre. Ce qu'il avait de rouge, Mikko, c'étaient les joues. Il devait être excité, lui aussi. Il était bizarre, un drôle de bonhomme.

Veera, c'était la femme de Mikko. Elle m'a donné un arrangement floral qui contenait des lis blancs. Les lis, ce sont des fleurs graves et solennelles. Mais ceci était un moment sympa et nous allions passer une soirée charmante. Je n'en doutais pas.

Les fleurs à la main, je leur ai fait le bisou à tous les deux. Sur les deux joues.

Veera m'a serrée contre elle avec un brin de méfiance. Bah, entre filles, on allait vite faire connaissance ! Quand elle s'en irait, on se claquerait la bise comme deux vieilles copines !

Mikko m'a chuchoté à l'oreille, quand nos joues se sont frôlées. Je n'ai pas entendu ce qu'il a dit. J'ai souri gentiment. Un sourire, ça met de bonne humeur. Aussi bien les autres que soi-même. Un sourire, c'est un cadeau qui revient à l'envoyeur. Je suis une fille à sourires. Je suis une fille heureuse.

Mikko a sorti un sachet en papier brun de son sac à dos Fjällräven Kånken et il l'a tendu d'abord à Robert, puis à moi, et puis encore à Robert.

Mikko a dit : Félicitations pour votre nouvelle maison !

Robert a pris le sachet, l'a palpé et en a sorti un pain de seigle à croûte foncée.

J'ai dit : Le pain de seigle, c'est un homme finlandais.

Les autres m'ont regardée. J'ai continué : Il est dur en surface, mais tendre à l'intérieur.

Veera a dit : Le pain de seigle, c'est aigre et coriace.

Mikko a dit : Sans conservateurs ni additifs en E.